

LE FEU ET LA CENDRE

Georges-Jean PINAULT (Paris, EPHE)

§ 1. Dans son enseignement et dans des conversations privées, Jochem SCHINDLER ne manquait jamais une occasion d'affirmer son scepticisme devant les explications de formes linguistiques difficiles par des phénomènes de tabou, qui autoriseraient à invoquer toutes sortes de déformations des mots, en dehors des lois phonétiques et morphologiques. Il ne s'agit pas d'exclure l'impact des motivations religieuses, symboliques ou sociales sur l'emploi et le remplacement des vocables, mais l'on peut se donner beaucoup de facilités si l'on franchit les bornes de l'argumentation proprement linguistique. Un autre thème de l'empirisme méthodique cher à Jochem SCHINDLER était celui du « rasoir d'Ockham », le principe d'économie qui invite à se dispenser des entités abstraites prises à tort pour des réalités. Je voudrais reprendre le problème d'un mot difficile pour essayer de montrer comment des évolutions apparemment déconcertantes s'inscrivent dans les perspectives de la morphologie nominale décrite par le maître que nous honorons : reconstruction des types flexionnels et de la dérivation interne des noms.

§ 2. Parmi les noms indo-européens du « feu », enregistrés par BUCK (1949, 71–72) et ADAMS – MALLORY (1997, 202), il n'existe pas de réel consensus sur la reconstruction exacte du prototype des formes suivantes, qui sont indéniablement apparentées : skr. *agní-* (RV +), lat. *ignis*, v.sl. *ognь*, lit. *ugnìs*, letton *uguns*. Pour le dire brièvement, les formes balto-slaves ne contribuent pas à résoudre l'ambiguïté inhérente aux formes du latin et de l'indo-aryen. En simplifiant les positions respectives, on peut distinguer deux « écoles » :¹

¹ Le relevé suivant ne prétend pas être exhaustif. Si l'on veut faire l'histoire de la recherche ancienne sur ce mot, on trouvera des compléments bibliographiques utiles dans LEW (I, 676) et REW (II, 252) ; sur véd. *agní-* voir KEWAi (I, 18 et 544 ; III, 624) et EWAia (I, 44–45).

1) $*(H)og^{(w)}ni-/*(H)eg^{(w)}ni-$, habituellement sans l'hypothèse supplémentaire d'une occlusive labio-vélaire, selon BRUGMANN (1897, 146), LEUMANN (1907, 6), TRAUTMANN (1923, 334–335), WALDE-HOFMANN (LEW I, 676), VASMER (REW II, 252), Pokorny (IEW, 293), WATKINS (2000, 22). WALDE fut d'abord hésitant (WP I, 323) : tout en donnant comme lemme $*ngni-s$, il énumérait les difficultés ou les incertitudes de cette reconstruction, et ajoutait entre parenthèses à la suite du lemme : « *besser $egni-s$?* ».

2) $*(H)ng^{(w)}ni-$ selon PEDERSEN (1905, 395), HAMP (1970), KORTLANDT (1978, 39 et 1979, 60), LUBOTSKY (1988, 38), BEEKES dans ADAMS – MALLORY (1997, 202).

La première reconstruction était celle retenue par SCHINDLER (1975b, 4), et le paradigme reconstruit était donné comme un exemple supplémentaire du type acrostatique (AS),² en l'occurrence sous la forme $*og-ni- : *eg-ni-$. Cette solution consiste à projeter en indo-européen la variété des vocalismes de la première syllabe du mot : $*o-$ d'après le slave, $*e-$ d'après le latin, l'indo-aryen étant compatible avec les deux. L'idée d'une alternance radicale était déjà présente dans la courte notice d'Ernst LEUMANN (1907, 6) et chez TRAUTMANN (1923, 335). La démarche est parfaitement légitime, et s'appuie sur l'existence de noms-racines et de noms athématiques suffixés qui présentent le degré radical $*o$ dans certaines langues, le degré radical $*e$ (parfois remplacé par zéro) dans certaines autres, avec généralisation éventuelle au profit de l'un ou l'autre allomorphe, e.g. $*pód-/*péd-$ « pied » (cf. gr. $\piούς, ποδός$, arm. *otn*, en regard de lat. *pēs, pedis*, avec transposition de l'alternance dans véd. $pád-/pad-$),³ $*nók^w-t-/*nék^w-t-$ « soir » (cf. lat. *noct-*, gr. $\nuύκτ-$, got. *nahts*, etc., en regard de hitt. *nekuz*),⁴ $*gón-u-/*gén-u-$ « genou » (cf. gr. $\gammaόνυ$, véd. *jānu-*, av. *zānu-* en face de hitt. *genu*, lat. *genū*), etc. SCHINDLER, prudemment, ne poursuivait pas l'analyse du mot en détail, mais il était clair d'après le contexte qu'il avait en tête une reconstruction $*(H)óg-ni-/*(H)ég-ni-$, qu'il proposait dans son enseignement.

² Pour la définition des différents types flexionnels, je me contente de renvoyer à SCHINDLER (1975a, 262–264) et à la description synthétique de MEIER-BRÜGGER (2002, 203–220). Je suis l'enseignement de SCHINDLER dans la reconstruction de quatre types flexionnels, ordonnés selon l'axe de la dérivation interne : acrostatique (AS), protérokinétique (PK), hystérokinétique (HK), amphikinétique (AK) ou holokinétique.

³ Voir SCHINDLER (1972, 33–36).

⁴ Voir SCHINDLER (1967, 297–303).

§ 3. Cette reconstruction est exprimée de manière plus formalisée par SCHAFFNER (2001, 425) : thème fort **h₁óg-ni-* (reflété par v.sl. *ognb*) en regard du thème faible **h₁ég-ni-* (reflété par lat. *ignis*) : selon ce schéma, c'est le latin qui justifie la reconstruction du numéro de la laryngale initiale. Cette théorie comporte un premier point faible : la reconstruction du degré **o* du thème fort ne s'appuie que sur le témoignage du slave, qui est en fait ambigu (voir plus loin § 7). Le second point faible tient à l'absence de toute racine qui puisse rendre compte du sens de cette formation nominale : avec la réserve liée à l'interprétation de la forme slave, cette reconstruction est correcte sur le plan structurel, mais elle reste incomplète. En effet, je considère que la reconstruction d'un thème nominal n'est achevée qu'après une explication complète de la forme, par motivation de son sens à partir d'une racine identifiée, et par mise en lumière du processus de dérivation. L'identification de la racine a été proposée il y a quelques années par BALLE (1999, 11) : puisque les formes attestées permettent la reconstruction d'une occlusive labio-vélaire aussi bien que d'une vélaire simple, elle propose implicitement de reconstruire **h₁óg^w-ni-* : **h₁ég^w-ni-* : le sens originel serait à peu près « lumière, brillance » à partir d'une racine **h₁eg^w-* « luire, briller », qui n'est attestée nulle part à l'état libre. Cela conviendrait pour aboutir à une désignation du « feu ». Néanmoins, la reconstruction de cette racine reste très fragile : 1) Elle est posée en fait explicitement pour reconstruire le prototype de lat. *sanguis* à partir d'un dérivé **h₁sh₂-ŋ-h₁g^w-o/i-* « blutrot, hell leuchtend wie Blut », sur le modèle des dérivés bien connus en **-h₃k^w-o-* (cf. véd. *prātīka-*, gr. *πρόσωπον*, etc.) reposant sur la restructuration d'un second membre de composé. Tel qu'il est reconstruit, le mot latin ne garantit pas le type de la laryngale initiale du second membre.⁵ 2) On pourrait discuter à l'infini pour savoir si le sang est vraiment « brillant », et le rapprochement entre le sang et le feu me semble déjà relever de l'imagination poétique. Mais je suis surtout embarrassé par la reconstruction d'un morphème dont il est affirmé simultanément (*loc. cit.*) qu'il est « vidé de son sens » (*semantisch entleert*), et qu'il équivaut aux suffixes du type all. *-artig*, *-lich*, et angl. *-ish*. Avant de le reconstruire et de le vider de son sens, il faudrait avoir identifié des composés où il avait encore son sens plein. De plus, je ne comprends pas pourquoi on aurait renouvelé le nom du sang au moyen d'un dé-

⁵ Je signale en passant un « petit » problème phonétique : si le second membre comportait une laryngale initiale, et si le composé (ou dérivé) est ancien, on attendrait en latin un traitement *-nā-* ou *-ana-* de la séquence **-ŋH-*, cf. SCHRIJVER (1991, 183 et 197).

rivé signifiait en gros « brillant comme le sang », « de la couleur du sang ».⁶ 3) Malgré les efforts pour trouver deux mots grecs qui comprendraient aussi ce suffixe,⁷ il faut bien admettre que ce morphème **-h₁g^w-o/i-* est posé seulement pour expliquer lat. *sanguis*. Pour moi, cette analyse de lat. *sanguis* n'est pas convaincante, même si je reconnais la virtuosité de l'interprète.⁸ 4) En raison de la variété des perceptions culturelles des couleurs selon les langues, il est risqué d'admettre un flottement entre « coloré » et « lumineux, brillant ». On entre dans un domaine peu contrôlable, qui ne relève pas de la sémantique lexicale « pure ». 5) Enfin, BALLEs croit avoir trouvé un appui dans tokh. AB *yok* « couleur », pl. B *yākwa*. Elle propose donc (1999, 11 n. 21) de faire remonter tokh. AB *yok* à un thème **h₁ēg^w-i-*, une formation (dont le développement phonétique serait régulier) de type également acrostatique sur ladite racine **h₁eg^w-* « briller, luire ». Indépendamment du fait que ce nom peut référer en tokharien à n'importe quelle couleur, et pas seulement à celles que nous considérons, dans notre propre culture, comme « brillantes » ou « lumineuses » (comme le rouge, le jaune, le blanc, etc.), BALLEs n'a pas pris garde au fait, enregistré par ADAMS (1999, 508–509, où l'on trouvera les références à la bibliographie antérieure), que le sens de « couleur » est en tokharien une spécialisation, par influence de l'iranien, du sens originel, garanti par tokh. B *yok*, pl. *yākwa*, qui signifiait « cheveu, poil », et collectivement « toison », « robe » d'un animal. Aucune des étymologies proposés jusqu'à ce jour n'est satisfaisante, mais le sens premier de « cheveu, toison » est définitivement trop loin de celui de « feu » pour qu'un

⁶ Certains processus de dérivation confinent sur le plan sémantique à la tautologie, mais il doit s'agir d'un aboutissement, non pas d'un point de départ.

⁷ Un des deux, gr. ἀκριβής « exact, précis » a fait l'objet d'une excellente analyse par TICHY (1977), sur laquelle je ne vois pas la nécessité de revenir. D'ailleurs, BALLEs ne dit pas comment elle comprend exactement cet adjectif : « en forme de pointe » ? Cela devrait signifier « pointu », qui est encore loin du sens attesté. De toute façon, la notion de lumière ou de couleur serait totalement absente : serait-ce encore un suffixe vide ?

⁸ Il n'est pas dans mon intention de proposer ici de manière développée une analyse concurrente. BALLEs n'a pas tenu compte du fait (crucial) que lat. *sanguis* désigne le « sang qui coule », par opposition au « sang coagulé », désigné par lat. *cruor* (cf. DELL, 593). Il me paraît dès lors évident que le second membre *-guin-* est apparenté d'une manière ou d'une autre à la racine **d^hg^wh₂-* « disparaître, se perdre » (LIV, 150), et que le composé originel signifiait « perte de sang ». Le sang des humains n'est pas, malheureusement, « impérissable », gr. ἀφθιτον, véd. *ākṣitam*. Pour le traitement phonétique de l'occlusive labio-vélaire (après simplification du groupe consonantique) après nasale, comparer lat. *ninguit* sur la racine **sneǵ^wh-* (LIV, 573), selon LEUMANN (1977, 166).

rapprochement puisse être sérieusement envisagé. En conclusion, je considère que le rattachement du prototype de lat. *ignis*, skr. *agní-*, etc. à une racine **h₁eg^w*- « briller, luire » peut être réfuté, parce que l'existence même de cette racine n'est pas établie.

§ 4. Je signale seulement pour mémoire d'autres étymologies que je qualifierais, comme celle de lat. *sanguis* discutée à l'instant, de « poétiques ». KNOBLOCH s'appuie sur le fait que le nom qu'il reconstruit sous la forme **egni-s*, était de genre animé (masculin dans la plupart des langues), mais il va plus loin en posant qu'il désignait spécifiquement le feu divinisé, le dieu du feu : cela n'est vrai que pour Agni (*agní-*) dans le Veda. Il interprète (1970, 648) **eg-ni-s* comme signifiant « l'avide » (all. *der Gierige*), sur la base de qualifications métaphoriques du feu comme « avide, affamé, insatiable », etc. La racine serait celle de lat. *egeō -ēre* « être privé de, avoir besoin de, manquer de », v.isl. *ekla* « manque », etc., à savoir **eg-* (IEW, 290), qu'il faudrait écrire désormais **h₁eg-* (notation un peu différente⁹ dans LIV, 231). Une autre *Wurzeletymologie* est défendue par THIEME (1980, 493), qui part de la représentation védique du feu comme un être mâle, vivant. Par rapport aux autres animaux, sa caractéristique serait d'être « nu », sans poils, et même sans peau. D'où une reconstruction **ng-ni-* et un rapprochement avec véd. *nagná-* « nu », got. *naqaps*, all. *nackt*, lat. *nūdus*, lit. *niūgas*, v.sl. *nagъ*, etc. (IEW, 769). Actuellement, on reconstruit le prototype de l'adjectif védique sous la forme **neg^w-nó-*, à cause de hitt. *nekumant-*, même sens (voir EWAia II, 5–6). La reconstruction de Thieme devrait donc être réécrite **ng^w-ni-*, ce qui ne la rend pas plus crédible. La faiblesse de ces étymologies, en dehors du fait qu'elles ignorent totalement les données balto-slaves, réside dans l'étroitesse ou l'arbitraire du point de départ sémantique. Si l'on considère les noms motivés du « feu » dans les langues indo-européennes, on constate qu'ils se rattachent tous à des racines signifiant « briller », « brûler » ou « allumer », à savoir **b^heh₂-* (LIV, 68), **tep-* (LIV, 629), **d^heg^{wh}-* (LIV, 133), **h₂eid^h-* (LIV, 259), e.g. respectivement, gr. φῶς (mod. φωτιά), irl. *tene*, gall. *tan*, v.irl. *daig*, lat. *aedēs*, v.irl. *aed*, v.angl. *ád*, v.h.all. *eit*, v.isl. *eldr*, v.angl. *æled*, etc. cf. BUCK (1949, 71–72). Il est certain que, par rapport à ces mots, l'origine de skr. *agní-*, lat. *ignis*, etc. demeure une énig-

⁹ Celle-ci pose une laryngale finale de racine, seulement sur la base du thème **yāknā-* du verbe tokh. AB *yäk-* « négliger », rapproché par ADAMS (1999, 494), mais ce rapprochement n'est pas du tout satisfaisant sur le plan sémantique.

me : soit le problème est insoluble dans l'état actuel de notre documentation, soit le problème a été mal posé jusqu'à présent. Les deux étymologies considérées dans ce paragraphe sont compatibles avec les deux analyses formelles de la première syllabe de notre mot.

§ 5. De fait, le latin aussi bien que l'indo-aryen admettent deux analyses, en laissant de côté le problème d'une éventuelle laryngale initiale et l'option d'une occlusive labio-vélaire : **egni-* ou **ṅgni-* > ital. **engni-* > lat. **ingni-* > *ignis*, cf. LEUMANN (1977, 45). L'interprétation par une nasale voyelle est solidaire du rapprochement étymologique déjà ancien¹⁰ de véd. *agní-* avec véd. *áṅgāra-* (RV +), masc. « charbon », lit. *anglis*, lett. *ùogle*, v.sl. *oglb*, r. *ýголь*, etc., même sens. Sur le plan sémantique, cela n'est pas impossible, mais ce groupe de mots reste assez isolé : la cohérence formelle est nette seulement en balto-slave (cf. REW III, 171 et LitEW I, 10). La restitution de la racine reste indéfinie (WP I, 181 et IEW, 779). En regard, la dérivation de véd. *áṅgāra-* n'est pas claire,¹¹ même si le mot peut transposer une forme **áṅgāla-*, qu'il serait possible de comparer plus directement aux formes balto-slaves. Le rapprochement avec véd. *agní-*, etc. gagnerait en plausibilité si l'interprétation du vocalisme de la première syllabe par une nasale voyelle s'imposait pour les matériaux des autres langues. Le prototype *(H)*ṅgni-* (ou **Hṅg^wni-*) a été utilisé pour résoudre les difficultés posées par les formes du balte et du slave.¹² De fait, la voyelle initiale *u-* de lit. *ugnis* et lett. *uguns* constitue une difficulté sérieuse pour la reconstruction d'un paradigme **ogni-/egni-* : la forme balte correspondante à la forme v.sl. *ognь*, si celle-ci remonte à **ogni-*, serait lit. **agnis*. Il n'est pas néces-

¹⁰ SOLMSEN (1901, 218), CHARPENTIER (1919, 25 n.1), LA TERZA (1925, 121), etc. D'autres mots sont encore rapprochés dans les combinaisons aventureuses de PETERSSON (1921, 126–127), qui pose une racine **og-* / **eg-* avec un doublet **ong-*.

¹¹ Le mot appartient à un petit groupe de termes en *-āra-*, non motivés, qui désignent divers objets concrets, cf. DEBRUNNER (1954, 287) ; voir aussi EWAia I, 48.

¹² Les formes (notamment des diverses langues slaves) et la bibliographie antérieure sont données dans REW II, 252 et LitEW, 1158–1159. Pour des informations très utiles et une discussion fructueuse sur les formes balto-slaves, je tiens à remercier mon collègue Daniel PETIT (ENS, Paris). Il va de soi que je garde l'entière responsabilité de la théorie développée ci-après, qui prolonge une réflexion bien antérieure.

saire de reprendre toute la bibliographie sur cette question.¹³ Pendant longtemps, l'idée s'est répandue que cet *u-* du letto-lituanien serait le reflet d'une « voyelle réduite » en regard de la voyelle pleine, de timbre **o* ou **e*, attestée par le slave, l'indo-aryen et le latin, cf. TRAUTMANN (1923, 335), VASMER (REW II, 252), MEILLET (DELL, 308 : « degré zéro »), etc. Cela n'était qu'un expédient, qui ne pouvait pas emporter la conviction. Dans un premier temps, le rattachement alternatif de lit. *ugnīs* à **ḡgni-* s'était autorisé plus ou moins explicitement de la forme *ungnīs*, mais la prétendue variante *ungnīs* de *ugnīs* n'a aucune authenticité, et repose sur des formes fautives notées chez Bretkūnas et Daukantas, cf. BŪGA (1961, 650–651). La présentation la plus sophistiquée de l'interprétation des formes balto-slaves par **Hḡgni-* est due à HAMP (1970). Il pose une forme balto-slave **ungni-*, avec dissimilation ultérieure devant le groupe *-gn-* de la première nasale en baltique, d'où lit. *ugnīs*, et de la voyelle nasalisée en slave, **oḡnǫ̃* > *ognǫ̃*. La restitution de **ungni-* en balto-slave s'appuie en outre sur le rapprochement d'un dérivé à vṛddhi **ūngnǫ̃-*, ultérieurement dissimilé en **ūgnǫ̃-*, qui serait reflété par slave **výgnjǫ̃*, dans serbo-cr. *vīganj* « forge », slovène *vigenj*, macéd. *vigna*, bulg. *vignja*, tchèque *výheň*, slovaque *výhňa*, même sens ou sens de « cheminée, four ». Ce scénario est repris pour l'essentiel par KORTLANDT (1978, 35–36 et 1979, 60–61), avec quelques nuances : reconstruction de *(*H*)*ḡgn^wni-* avec occlusive labio-vélaire pour expliquer la vocalisation **un-*, et non pas **in-*, et un développement intermédiaire **un-* > **on-* suivi de dissimilation pour expliquer la forme slave, donc avant la formation d'une voyelle nasale. La reconstruction est adoptée, avec les mêmes prémisses, par LUBOTSKY (1988, 38). L'article de HAMP (1970) a été réfuté par STANG (1971, 7–8) avec des arguments qui me semblent solides : 1) pas de preuve indépendante pour la dissimilation de **un-* devant *-gn-* ; 2) contradiction entre le développement (très discutable) **un-* > **on-* en slave et la formation du dérivé secondaire aboutissant aux noms de la « forge », qui reposeraient sur **ū(n)-* ; 3) aspect arbitraire de la dérivation à vṛddhi sous la forme **ūn-* dans les noms en question. Il est certain que l'hypothèse de HAMP comporte trop d'éléments *ad hoc* ; en outre, le rapprochement des noms du slave méridional et du tchèque ne s'impose pas sans réserve : ils peuvent recevoir une explication totalement différente. Cela dit, la solution de STANG (1971, 8–11), qui

¹³ Voir HAUZENBERGA-ŠTURMA (1956, notamment 53–55). Sa propre explication (1956, 57) d'une modification de **agnīs* en *ugnīs* par une motivation de type « magique » se rattache clairement aux approximations du tabou linguistique.

consiste à formuler autrement la théorie de la « voyelle réduite » pour *o, et qui est une révision de l'enseignement de son livre (1966, 35),¹⁴ ne satisfait pas non plus. STANG admet que la forme baltique représentée par lit. *ugnīs* reflète *H^ogni-s, avec une sorte de voyelle d'appui ou d'anaptyxe (schwa secundum) entre laryngale initiale et groupe consonantique, en regard de *H^ogni-s reflété par le slave (1971, 10). Mais ce scénario est également arbitraire, car le baltique, comme le slave, ne conserve normalement aucun reflet vocalique des laryngales initiales devant consonne, cf. lit. *nešù, nèšti* « porter » (*h₁neġ-, cf. LIV, 250), *mélžu, milžti* « traire » (*h₂melġ-, cf. LIV, 279), *niedu, niesti* « détester, excréter » (*h₃neid-, cf. LIV, 303). La théorie de STANG s'appuie (comme en 1966, 35) sur le parallèle illusoire avec lit. *ùpè*, lett. *upe* « rivière, ruisseau »,¹⁵ dont la première syllabe présente en effet un vocalisme inattendu, en regard de v. pr. *ape* « ruisseau » < *apiġā « riche en eau »¹⁶ sur *h₂ép- « eau courante », cf. véd. (pluriel) nom. *ápah*, gén. *apám*, hitt. *happ-*, etc.¹⁷ Il me paraît très spéculatif de poser spécialement pour le letto-lituanien un allomorphe de ce dérivé sur le degré zéro *h₂p- (connu uniquement en composition), avec une réalisation *h₂^op- > up-, comme le propose STANG. Je n'ai pas de solution définitive pour ce problème, qui est en fait indépendant de la difficulté propre à lit. *ugnīs*. Il serait beaucoup plus réaliste de supposer une réfection de lit. *apè (< *apiġā) en *ùpè* sous l'influence du terme complémentaire pour le « feu », *ugnīs*. Cette influence mutuelle des noms pour « eau » et « feu », dont les notions peuvent être conçues comme antagonistes, est exploitée par Daniel PETIT dans sa contribution à ce volume : *pan- dans *pan-u (v.pr. *panno* « feu ») en regard du thème faible hérité *pun- sur le modèle de l'opposition paradigmatique dans le nom de l'eau entre *vānd- (lit. *vanduō*) et *ūnd- (v.pr. *wundan*, lett. *ūdēns*).¹⁸ On pourrait aussi envisager une influence sur la forme attendue lit. *apè de l'allomorphe du nom de l'eau cité à l'instant. Cela ne change rien au problème de fond posé par lit. *ugnīs*.

§ 6. Je retiens un point important de la discussion serrée de STANG : il reconstruit (1971, 10) pour le nom du feu un paradigme indo-eur. alternant,

¹⁴ Cf. aussi *Ergänzungsband. Register, Addenda und Corrigenda*, Oslo, 1975, 45.

¹⁵ Voir déjà TRAUTMANN (1923, 335).

¹⁶ Voir sur ce point PETIT (2004, 81).

¹⁷ Cf. EWAia I, 81–82.

¹⁸ Voir aussi PETIT (2004, 95–100).

sing. acc. **Hé/ógni-m*, gén. **Hgnéi-s*. Cela résout de manière élégante la contradiction entre l'accentuation finale de véd. *agní-* et l'accentuation initiale des formes balto-slaves, du moins à un stade ancien. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longtemps sur la flexion de ce nom. En indo-aryen ancien, il suit la flexion la plus fréquente¹⁹ des thèmes en *-i-* : sing. nom. *agníḥ*, acc. *agním*, gén. *agnéḥ*, dat. *agnáye*, instr. *agnínā*, loc. *agná, agnáu*, plur. nom. *agnáyaḥ*, acc. *agnín*, gén. *agnínám*, dat.-abl. *agnibhyaḥ*, instr. *agnibhiḥ*, loc. *agnísu*, etc. Cette flexion, dite autrefois « fermée », avec alternance entre **-i-* au thème fort et **-éj-* au thème faible du singulier, est celle du type protérokinétique (PK) : par rapport au type reconstruit,²⁰ elle présente le nivellement de l'accent suffixal et du vocalisme radical. Le même nivellement s'observe dans véd. *matí-* fém. « pensée », sing. nom. *matíḥ*, acc. *matím*, gén. *matéḥ*, etc., plur. nom. *matáyaḥ*, acc. *matíḥ*, etc., lit. *mintis*, gén. sg. *mintiēs*, etc. à partir du paradigme indo-eur. **mén-ti-/mṛ-téj-*, cf. SCHAFFNER (2001, 436–446 et 474–476). Ce type flexionnel avec alternance de la syllabe prédésinentielle se retrouve exactement en baltique et en slave, cf. STANG (1966, 206–213), MEILLET – VAILLANT (1934, 418–420) et VAILLANT (1958, 132–137 et 145–154). En l'occurrence, il est particulièrement bien conservé en baltique, cf. lit. *ugnīs*, acc. *ùgnj*, gén. *ugniēs*, plur. nom. *ùgnys*, acc. *ugnīs*, etc.²¹ En latin, l'alternance suffixale a presque totalement disparu : comme la plupart des anciens thèmes en *-i-*, *ignīs* a emprunté les formes du thème faible aux thèmes en consonne ;²² on peut seulement mentionner le maintien d'une forme propre au thème en *-i-* dans l'ablatif sing. *ignī* conservé par des formules figées et la correspondance évidente (mais finalement fortuite) entre sing. nom. *ignīs*, acc. *ignem*, plur. nom. *ignēs*, d'une part, et véd. *agníḥ*, *agním*, *agnáyaḥ*, d'autre part. Néanmoins, cette concordance générale dans la flexion de thème en *-i-*, compte tenu des restructurations propres à chaque langue, s'accompagne d'une différence dans l'accentuation. Le thème véd. *agní-* présente un accent sur la dernière syllabe ; en regard, les mots du baltique et du slave présentent, comme il est courant, un accent mobile dans le

¹⁹ WACKERNAGEL-DEBRUNNER (1930, 139–163).

²⁰ Voir notamment KUIPER (1942, 5 et 61), SCHINDLER (1975a, 263), MEIER-BRÜGGER (2002, 209–212).

²¹ Classe de déclinaison III.A (féminins), et type accentuel 4 dans SENN (1966, 127–129). Noter cependant que la désinence lit. *-ys* de nom. plur. n'est pas directement superposable à véd. *-ayaḥ*, etc., du moins d'après STANG (1966, 211).

²² LEUMANN (1977, 430–440).

paradigme, mais avec une tendance accentuelle finale, du moins à en juger par lit. *ugnis* (type 4) et par r. о́гонь, gén. о́гня, serbo-cr. *òganj*, gén. *ògnja*, slov. *ógenj*, gén. *ógnja*, cf. VAILLANT (1958, 335). Mais dans les deux branches dialectales, il s'agit d'un aboutissement, par intégration aux types productifs d'accentuation mobile. Plusieurs témoignages prouvent que le thème était anciennement accentué sur la syllabe initiale : d'après des formes dialectales russes du Nord, ILLIČ-SVITYČ restaure pour ce mot un nominatif singulier accentué sur l'initiale (**ògnĭ*), en regard d'un génitif singulier accentué sur la finale (1963, 147, § 57). Du côté baltique, cela semble confirmé par l'accentuation initiale (dans tout le paradigme) enregistrée en lituanien oriental (*ũgnis*, gén. sing. *ũgnies*) et chez Daukša (*úgnis*, *úgnies*): STANG (1966, 293–294) considère cette accentuation comme originelle. En tout cas, en raison de l'attraction vers l'accentuation finale (« oxytonèse »), cette accentuation initiale (ou « barytonèse ») doit constituer un archaïsme. Par conséquent, les données concordantes du baltique et du slave doivent être prises en compte dans la reconstruction du paradigme. KORTLANDT (1978, 40 n. 3) et LUBOTSKY (1988, 38) caractérisent l'accentuation balto-slave comme « aberrante », mais par rapport à quoi ? Elle n'est aberrante que si l'accentuation de véd. *agní-* est considérée comme la seule « logique ». De fait, dans le système de LUBOTSKY, l'accentuation de véd. *agní-* concorde avec celle de *matí-* (déjà cité plus haut), parce que l'accentuation suffixale est solidaire du degré zéro de la racine : les mots au degré plein sont barytons, ceux au degré zéro sont oxytons (1988, 57). Comme la racine n'est pas identifiée de façon certaine, le statut du thème *agní-* n'est pas éclairé par la confrontation avec les thèmes en *-ni-*, dont les fonctions sont variées et qui présentent aussi bien l'accentuation radicale (*párṣṇi-*, *yóni-*, *váhni-*) que l'accentuation suffixale, cf. DEBRUNNER (1954, 739–741).²³ L'accentuation initiale du correspondant balto-slave, qui est « inexplicable », ne constitue un problème que pour les théoriciens qui considèrent l'accentuation de l'indo-aryen comme la seule « correcte », parce que l'accent ne saurait tomber sur le degré zéro de la racine : **Hṛg^w-ní-*. Mais cette reconstruction de la première syllabe pose, comme nous l'avons vu, des difficultés indépendantes, aussi bien sur le plan de la phonétique balto-slave que pour l'étymologie. La situation change de face si l'on considère que l'accentuation du sanskrit ne reflète pas néces-

²³ Le suffixe est certainement hérité de l'indo-européen, voir aussi BRUGMANN (1906, 285–288). Comme ce dernier, DEBRUNNER (1954, 741) cite *agní-* au nombre des formations héritées avec suffixe *-ni-*.

sairement, dans le cas présent, l'accentuation indo-européenne. Considérons une reconstruction alternative. Si la syllabe initiale du mot indo-européen contenait un degré plein, propre au thème fort du nominatif et de l'accusatif singulier, dans ce cas, l'accentuation apparemment inexplicable des dialectes anciens du lituanien et du russe peut être considérée comme un archaïsme. Autrement dit, on peut envisager que le thème fort hérité par le balte et le slave ait été **(H)ógni-* ou **(H)égni-*. Dans ce cas, l'accentuation suffixale de véd. *agní-* résulterait d'un nivellement paradigmatique, ou d'un paradigme flexionnel différent, en relation de dérivation interne.

§ 7. La comparaison des formes balto-slaves avec celles des autres langues, et principalement de l'indo-aryen, fait surgir plusieurs problèmes supplémentaires, qui sont ordinairement éludés. En effet, si l'on reconstruit, principalement d'après le balto-slave un paradigme **(h₁)ógni-/*(h₁)égni-*, il doit appartenir au type acrostatique (AS) : ce modèle est contredit par la flexion de véd. *agní-*, qui relève clairement, comme nous l'avons vu, du type protérokinétique (PK). Le paradigme de véd. *agní-* ne comporte aucune forme de type de flexion « ouverte », qui est attesté de manière résiduelle en indo-aryen ancien,²⁴ cf. véd. *áviḥ*, gén. sing. *ávyah*, correspondant à gr. hom. ὄ(F)ις, gén. sing. οἰός (< **owí-ós*) à partir du paradigme indo-européen du nom de l'ovine :²⁵

sing. nom. **h₂ów-i-s*,
 acc. **h₂ów-i-m*,
 gén. **h₂éw-i-s*, refait en **h₂éw-í-os*,

comme pour le nom du « genou », gén. sing. **genu-s*, refait en **gén-w-os*, cf. hitt. *genuwaš* et gr. hom. γουός avec nivellement du vocalisme radical de γόνυ < **gón-u* ; sur ce processus, voir SCHINDLER (1975b, 7). Par opposition à « feu », véd. *ávi-* est accentué sur la syllabe initiale. Devant cette situation, on pourrait se contenter d'affirmer que, dans le cas du « feu », ce thème en **-i-* a été transféré globalement au type flexionnel le plus productif, et cela dès l'indo-européen, d'après la concordance entre indo-aryen et balto-slave. Mais ce type « normal » de paradigme est solidaire de l'accentuation suffixale, et cela est justement contredit par l'accentuation

²⁴ WACKERNAGEL-DEBRUNNER (1930, 138).

²⁵ Cf. SCHINDLER (1994, 397), complété par PINAULT (1997, 191–193).

balto-slave. Pour sortir de cette aporie, il faudrait montrer que le paradigme ancien de « feu » était effectivement du type PK : l'accentuation initiale était limitée au thème fort, avec vocalisme radical *e. En fait, v.sl. *ognь* et les formes correspondantes des langues slaves ne constituent pas un témoignage absolument indubitable pour reconstruire un thème avec vocalisme *o, parce qu'il s'agit en l'occurrence d'un o- initial. Un phénomène bien connu dans les langues slaves est le flottement à l'initiale absolue entre *je-* et *o-*, et plus précisément le passage de *je-* à *o-* : e.g. r. одѣн « un », v.r. *odinь*, ukr. *odýn* en regard de v.sl. *jedinь*, bulg. *edín*, serbo-cr. *jèdan*, pol. *jeden* (REW II, 255) ; r. олѣнь « cerf », v.r. *olenь*, ukr. *óliń*, en regard de v.sl. *jelenь*, bulg. *elén*, serbo-cr. *jèlen*, pol. *jelen* et lit. *ėlnis*, *álnis*, lett. *alnis* (REW II, 264 et Lit EW, 120), r. едвѣ « difficilement, avec peine », comme v. sl. *jedva*, *jedьva*, bulg. *edvá*, sloven. *jèdva*, v.pol. *jedwa*, mais v.r. et dial. *odvâ*, sloven. dial. *odvaj*, macéd. *odvá(j)* (REW I, 391). Ce fait a reçu diverses interprétations : répartition dialectale propre au slave, phénomène de sandhi de phrase,²⁶ sorte d'harmonie vocalique, etc. Mais cette variation *e-/*a- se retrouve à l'intérieur du baltique, à l'intérieur du slave (*je-/o-*) et entre le baltique et le slave ; il pourrait s'agir d'une évolution *e- > *a- dans la partie centrale de l'aire balto-slave.²⁷ Quoi qu'il en soit, le vocalisme initial de lit. *ugnis*, lett. *uguns* ne fournit en aucun cas un argument en faveur de *a- (< *o-) au lieu de *e-. Il n'est donc pas exclu que v. sl. *ognь* ait généralisé o- initial aux dépens de *je- (< *e-) même si cette dernière forme est inconnue.²⁸ La reconstruction d'un *o- hérité ne devrait être retenue que si la confrontation avec les autres langues l'exige. Un autre point doit être signalé : quelle que soit la reconstruction adoptée, la voyelle brève initiale de v. sl. *ognь*, lit. *ugnis*, lett. *uguns* semble contredire la « loi de Winter », qui prévoit qu'une voyelle brève est allongée en balto-slave devant occlusive sonore. Mais il est vraisemblable que cette loi ne s'appliquait pas devant un groupe occlusive sonore + sonante.²⁹

²⁶ Selon MEILLET-VAILLANT (1934, 123–124), repris par VAILLANT (1950, 180).

²⁷ Voir les conclusions de la monographie procurée par ANDERSEN (1996, 197–206), où l'on trouvera tous les exemples (113–156) et une analyse des interprétations proposées.

²⁸ Cette idée est évoquée par SZEMERÉNYI (1977, 31), au profit de sa propre reconstruction, qui n'est pas vraisemblable pour d'autres raisons (en particulier la dissimilation de la nasale): slave *egni- < *engni- < *pgni-.

²⁹ RASMUSSEN (1992, cité d'après 1999, 535 et 537).

§ 8. Nous devons revenir aux données baltiques, justement parce qu'elles ne confirment pas un vocalisme initial *o- dans le nom du feu. En plus de l'initiale énigmatique *u-* du letto-lituanien, un problème propre au baltique réside dans la forme *uguns* du letton, car elle ne correspond pas strictement à lit. *ugnīs*. On s'est ordinairement débarrassé de la difficulté posée par lett. *uguns* en admettant une évolution postérieure à la chute, normale en letton, de la voyelle brève de la syllabe finale. En letton, dans les mots de deux syllabes et plus, les voyelles brèves (à l'exception de *-u*) en syllabe finale sont amuïes, cf. STANG (1966, 117) et ENDZELIN (1923, 49–51). Le scénario *uguns* < **ugnīs* < **ugnīs* énoncé par BŪGA (1959, 210)³⁰ a été suivi par divers auteurs,³¹ mais il est impossible, parce qu'à ce stade il ne pouvait pas y avoir formation d'une nasale voyelle qui aurait donné le même résultat (*-un-*, variante de *-in-*) qu'une nasale voyelle héritée. Cela est prouvé par les correspondances entre lituanien et letton, qui montrent que la séquence finale *-ns* consécutive à la chute de la voyelle finale ne développe pas une nouvelle voyelle brève devant la nasale: e.g. *agns* vs. lit. *agnīs* « ardent, énergique » (LitEW, 2), *bę̃ns* vs. lit. *bėrnas* « garçon » (LitEW, 40), *lukns* « flexible, souple » vs. lit. *lūknas* (LitEW, 389), *kaļns* vs. lit. *kālnas* « montagne » (LitEW, 209), *pīļns* vs. lit. *pīlnas* « plein » (LitEW, 591), *pēļns* vs. lit. *peļnas* « gain, profit » (LitEW, 567), *rę̃ns* vs. lit. *rėsnas* « fort » (LitEW, 722). La réalisation de cette nasale s'accompagne éventuellement de la prononciation fugitive d'un schwa, qui n'est pas une voyelle stable. En tout cas, cette éventuelle apparition d'un *-u-* dans un groupe consonantique ne peut pas non plus être mise au compte du phénomène dialectal d'anaptyxe, qui se produit après les liquides, cf. ENDZELIN (1923, 105–106). Tout indique qu'il faut considérer la voyelle *-u-* de la seconde syllabe de letton *uguns* comme héritée, à partir d'une forme **ugunis* du letto-lituanien. Avant d'aller plus loin, il faut signaler qu'il existe en letton, à côté de *uguns*, une forme *guns* du même nom. Elle est signalée dans les lexiques (cf. LitEW, 1158), comme appartenant aux dialectes du « haut-letton » (*Hochlettisch*, lett. *aũgšzēmiēki*), qui couvrent une grosse moitié de l'aire linguistique.³² Cette forme a été adoptée par certains poètes de la langue littéraire standard, qui repose sur le letton central (*Mittellettisch*), en raison de son expressivité, par contraste avec la forme

³⁰ Publication originale en 1922 : *Kalba ir senovē*. I, Kaunas, 186.

³¹ Par exemple TRAUTMANN (1923, 334), VAILLANT (1958, 145) ; avec hésitation ENDZELIN (1951, 79).

³² Sur la répartition géographique, voir ENDZELIN (1923, 4–6).

courante *uguns*, et par sa commodité métrique (cas obliques en deux syllabes au lieu de trois), et comme base du diminutif *guntiņa*, cf. HAUZENBERGA-ŠTURMA (1956, 55–56). Il est superflu de vouloir tirer lett. *guns* d'une autre racine indo-européenne, à savoir de la racine **g^{wh}en-* (LIV, 218) « frapper », comme le veut BLESSE (1958, 198–203), sous prétexte que le feu pouvait être allumé en frappant deux pierres l'une contre l'autre. Cette racine apparaît en baltique, mais au sens de « pousser, chasser, défendre », cf. lit. *genù*, *giñti* « chasser, pousser (le bétail) », *ginù*, *ginti* « défendre », v. pr. *guntwei*, lit. dial. *gūndyti*, *gūndinti* « entraîner, séduire » (LitEW, 152), ce qui rend la connexion non vraisemblable. De plus, BLESSE se croit obligé d'admettre que la forme lett. **gunts* résultant d'un dérivé sur le degré zéro de cette racine aurait été modifiée en *guns* sous l'influence de *uguns*. Le détour me semble aussi long que peu économique. D'une autre façon, KARALIŪNAS (1990, 177–178) voit dans cette forme un archaïsme remarquable : *guns* serait issu d'indo-eur. **gni-s*, généralisé à partir de l'allomorphe du génitif sing. **gnéi-s* en regard de **égni-s* (> lat. *ignis*, etc.). Mais il admet pour *guns* < **gṅs* < **gnis* le même développement phonétique que pour *uguns* < **ugṅs* < **ugnis*, forme pour laquelle il suit l'explication de la voyelle initiale par STANG (1971). Nous avons déjà réfuté la réalité de cette évolution. Il me paraît très difficile d'imaginer que le letto-lituanien ait hérité du baltique, et en dernière analyse de l'indo-européen, deux paradigmes de ce mot, l'un avec la voyelle *u-* initiale, l'autre sans voyelle. Cela dit, la forme *guns* est précieuse, parce qu'elle confirme l'ancienneté de la deuxième syllabe de la forme standard *uguns*. On a évoqué une troncation de l'initiale par tabou, cf. HAUZENBERGA-ŠTURMA (1956, 56), qui renvoie elle-même à HAVERS (1946, 122–123). Je suis plutôt tenté de penser que cette forme avec aphérèse (exceptionnelle, il est vrai) *guns* a été généralisée à partir du diminutif et des nombreux cas de la flexion qui comportaient l'addition d'une voyelle, par exemple sing. acc. et instr. *uguni*, loc. *ugunī*, et toutes les formes du pluriel.³³ Afin de préserver l'équivalence syllabique entre le nominatif sing. ancien *uguns* en deux syllabes et la plupart des autres cas, ceux-ci ont subi une aphérèse de la voyelle initiale : sing. acc. et instr. *guni*, loc. *gunī*, plur. nom. *gunis*, etc. d'où de façon régressive un nouveau nominatif sing. *guns*, parce que justement ces formes casuelles commençant par *gu-* étaient les plus fréquentes dans l'usage. Comme les diminutifs sont très fréquents dans la langue poétique traditionnelle (*dainas*), il est probable que *guntiņa* « petite

³³ Sur la déclinaison des thèmes en *-i-* en letton, voir ENDZELIN (1923, 312–321).

flamme » fut préféré, en raison de sa commodité rythmique,³⁴ à **uguntiņa*. La forme courte figure aussi dans divers composés, comme *gun-kurs* « foyer ». Revenons à la forme standard lett. *uguns*, issue de letto-lituanien **ugunis*. Cette restitution de la forme commune **ugunis* permet un scénario très simple, qui a été repris récemment par SMOCZYŃSKI (2003, 90–91): 1) la forme lit. *ugnīs* provient de **ugunis* par syncope de *-u-* intérieur, dont il existe d'autres bons exemples ; 2) cette forme **ugunis* explique elle-même la voyelle énigmatique *u-* par assimilation régressive, à partir de **agunis*, voir déjà OTREBSKY (1956, t. I, 242 et 1957, 177). Ce prototype **agunis* est posé parce que ces auteurs, à la suite de VASMER (REW II, 252) voient dans la forme slave (v. sl. *ognь*, etc.) un témoignage non ambigu de la voyelle originelle **o-*, qui aboutit à baltique **a-*. Mais l'assimilation régressive serait aussi bien applicable à un prototype **egunis*, qui est plus facilement justifiable par le paradigme hérité (cf. § 9). L'explication de la voyelle initiale *u-* de lit. *ugnīs*, lett. *uguns* est totalement indépendante de spéculations sur une prétendue voyelle réduite ou voyelle d'anaptyxe entre laryngale initiale et consonne: elle est accessible à l'intérieur du baltique.

§ 9. Par contre, l'attribution de la forme **agunis* (ou **egunis*) au balto-slave, avec une anaptyxe de *-u-* en syllabe intérieure, à partir de **agnis*, selon le scénario proposé par OTREBSKI (*loc. cit.*) et repris par SMOCZYŃSKI (*loc. cit.*), me paraît inacceptable. Ce phénomène d'anaptyxe est inconnu dans le groupe *-gn-*; l'évolution en slave de *ogn(j)b* montre une palatalisation ancienne de la nasale,³⁵ qui est indépendante de la présence d'un *jer* (*-ǔ-*) intérieur. La voyelle intérieure qui figure ultérieurement dans les formes slaves ne saurait refléter cette présumée voyelle *-ǔ-*: cette voyelle apparaît au nominatif singulier, mais elle est absente aux autres cas ; il s'agit du phénomène connu sous le nom de « voyelle mobile », qui est propre à l'évolution de la flexion nominale, en russe (огóнь, gén. sing. огнѧ) et ailleurs, cf. MAZON (1963, 53), KIPARSKY (1967, 120). Je propose donc un scénario assez différent pour le stade commun au baltique et au slave. Du côté letto-lituanien, il est beaucoup plus réaliste d'attribuer la séquence **-un-* au traitement

³⁴ Sur le suffixe de diminutif *-tiņa*, voir ENDZELIN (1923, 230–232). Sur les divers aspects de la poésie traditionnelle, je renvoie à *Linguistics and Poetics of Latvian Folks Songs. Essays in honour of the Sesquicentennial of the Birth of Kr. Barons*, ed. by Vaira Vīķis-Freibergs, Kingston-Montreal, McGill-Queen's University Press, 1989.

³⁵ Cf. VAILLANT (1958, 150 et 153), à propos de la confusion avec la flexion en *-jo-*, d'où gén. sg. *ognja*, etc.

connu de **-n-* indo-européen, traitement alternatif au traitement normal **-in-*, mais qui est attesté notamment après occlusive vélaire,³⁶ ce qui est le cas dans notre mot. Le balto-slave aurait hérité d'un paradigme nom. sg. **égni-s* / gén. sg. **eg̃m̃éj-s*. Le slave aurait, comme le sanskrit, étendu le groupe *-gn-* à tout le paradigme. Le baltique aurait, inversement, étendu le type du thème faible, d'où nom. sg. **ég̃mis* > **ég̃unis*, aboutissant aux formes attestées, lit. *ugñis*, lett. *uguns*, selon le scénario décrit plus haut (§ 8). Ultérieurement, l'accent initial a été abandonné au profit d'un accent à tendance finale, selon le témoignage du lituanien (§ 6). On peut se demander si les deux formes **égni-* et **ég̃ni-* du thème fort n'ont pas coexisté en balto-slave, avant de faire l'objet d'une sélection après séparation du baltique et du slave. Cette question dépend de la vision qu'on peut avoir de l'unité balto-slave. Pour expliquer la présence de la nasale voyelle dans le thème faible **eg̃mej-*, il est impossible d'invoquer la loi de Sievers : normalement, le groupe *-gn-* devait être conservé. La solution la plus économique consiste à voir dans le génitif sg. **eg̃m̃éj-s* la restructuration d'une forme primitive **g̃m̃éj-s*. Celle-ci est phonétiquement justifiée comme la « variante de Lindeman »³⁷ d'une forme monosyllabique **gnéj-s*. On peut envisager donc deux schémas différents d'évolution à partir d'un paradigme originel **égni-s* / **g̃m̃éj-s*, variante de **gnéj-s*:

en indo-aryen **égni-s* / **egnéj-s* > **ágni-s* / *agné-s*, d'où *agní-s* / *agné-s* avec nivellement accentuel;

en balto-slave **égni-s* / **eg̃m̃éj-s*, et baltique **ég̃ni-s* / **ég̃mej-s*.

Le point commun à ces deux lignes d'évolution est la généralisation à tout le paradigme de la première syllabe **eg-* du thème fort. Ce paradigme originel, avec cette même généralisation du thème **egni-*, explique aussi directement lat. *ignis*. La reconstruction d'un paradigme **égni-s* / **gnéj-s* (**g̃m̃éj-s*) de type protérokinétique (PK) rend pratiquement inutile, en tout cas superflue, la reconstruction d'un allomorphe **ógni-s* du thème fort, qui ne servirait qu'à expliquer le vocalisme de la forme slave.³⁸ Celui-ci peut recevoir une explication indépendante (§ 7, fin).

³⁶ STANG (1966, 77–81).

³⁷ Cf. MAYRHOFER (1986, 166–167), avec la référence à l'article fondateur de F.O. LINDEMAN en 1965, et les exemples classiques ; voir aussi MEIER-BRÜGGER (2002, 90).

³⁸ Une hypothèse alternative consisterait à poser, seulement pour le slave, un paradigme **ógni-s* / **gnéj-s*, du type AS transformé, cf. pour le nom du « testicule », **h₁órǵ^hi-s* (gr. ὄρχις) / **h₁rǵ^h-éj-s* (av. *arəzōiš*). Mais cela contreviendrait au principe d'économie.

§ 10. Jusqu'à présent, notre analyse était indépendante de toute hypothèse étymologique. Dans les reconstructions précédentes, on pourrait parfaitement introduire une laryngale initiale. Le paradigme originel serait alors $*(h_1)égni-s/*(h_1)gnéi-s$, ce qui ne change rien au fond du problème, ni à la reconstruction morphologique *stricto sensu*. De plus, puisque l'occlusive dorsale vélaire $-g$ des formes attestées est ambiguë, une option supplémentaire serait $*(h_1)ég^wni-s/*(h_1)g^wnéi-s$. Nous pouvons en venir à la recherche d'une racine dont le sens serait compatible avec la signification du dérivé. Le lexique connu n'offre pas de racine $*h_1eg^w-$ ou $*h_1eg-$ qui puisse être envisagée comme base lexicale. Pour aller plus loin dans la recherche étymologique, je considère qu'il faut tirer parti au maximum du lexique connu, et non pas chercher à toute force à « découvrir » une nouvelle racine. Une autre « philosophie » consisterait à postuler une racine *ad hoc* et de s'efforcer de la retrouver dans des mots dont le sens serait plus ou moins compatible avec celui de ce dérivé qui désignait le « feu ». Une solution apparaît assez vite si l'on considère que $*gnéi-s$ peut résulter, par sonorisation régulière d'occlusive devant nasale sonore, de $*knéi-s$, et que cette forme de génitif singulier pourrait être solidaire d'un nominatif singulier originel $*kéni-s$, conforme au type PK, ou résulter d'une évolution connue dans le type AS, à savoir le renouvellement de la finale de génitif singulier selon le type PK, selon le schéma : $*kén-i-s \rightarrow *kén-ei-s \rightarrow *kn-éi-s$ après syncope, selon le développement connu pour les thèmes AS en $*-u-$, par exemple dans le nom (neutre) du « genou » (cf. § 2), $*gén-u-s \rightarrow *gēn-éu-s \rightarrow *gñ-éu-s$, cf. indo-ir. $*znáuš$, d'où véd. $*jñóḥ$, acc. sg. av. $znūm$,³⁹ et selon le même modèle véd. $dāru/dróḥ$ « bois », $sānu/snóḥ$ « dos », pour les thèmes AS neutres $*dór-u$ et $*són-u$. Arrêtons-nous un moment sur l'autre composante de ce scénario, à savoir la sonorisation du groupe initial de $*kn-éi-s$, qui pourrait appartenir aussi bien, à l'origine, au paradigme d'un thème PK à thème fort $*kén-i-$ ou d'un thème AS à thème fort $*kón-i-$, dont le thème faible a subi une réfection banale. L'assimilation régressive de sonorité dans les groupes de consonnes est un fait avéré pour le proto-indo-européen : e.g. av. $zdī$ « sois ! » < $*h_1zd^h_i$ < $*h_1s-d^h_i$, véd. $nīdā-$, lat. $nīdus$, v.h.all. $nest$, etc. < $*nizdó-$ < $*ni-sd-ó-$, $*bd-$ < $*pd-$, degré zéro de $*ped-$ dans av. $fra-bd-əm$, acc. sing., véd. $upabdā-$, gr. $ἔπιβδα$, cf. MAYRHOFER (1986, 99, 110, 119). Le phénomène est ordinairement occulté par des réfections et des restructurations, sur le modèle des formes sans assimilation, e.g. véd. $pad-áh$, lat. $ped-is$ (gr. $ποδ-ός$ avec

³⁹ SCHINDLER (1975b, 7) ; voir aussi KUIPER (1942, 29–32) et SCHAFFNER (2001, 76–77).

nivellement du vocalisme radical) < **ped-é/ós*, gén. sing. de **pód-* « pied », à la place de la forme **bd-é/ós* < **pd-é/ós*.⁴⁰ Le nivellement paradigmatic a ordinairement contrarié le maintien des formes avec assimilation de sonorité, à moins qu'elles aient été fixées dans le discours (cf. av. *zāi* et véd. *edhi* < indo-ar. **azdhi*, avec rétablissement du degré plein) ou lexicalisées, notamment en composition. La sonorisation d'une occlusive dorsale sourde devant une nasale est connue dans plusieurs langues : indo-aryen (cf. WACKERNAGEL, 1896, 117, § 100b : véd. *vagnú-*, *śagmá-*, etc.), grec (cf. LEJEUNE, 1972, 76-78), latin (cf. LEUMANN, 1977, 199-200). Bien que le fait soit attribué, dans le cas de l'indo-aryen, à une extension du sandhi externe (BRUGMANN, 1897, 649, § 709 Anm. 4), il est difficile de nier que le phénomène d'assimilation à la nasale n'est pas isolé, et qu'il correspond à une tendance constante qui est régularisée plus ou moins selon les langues. Ces considérations nous autorisent à poser **gn-éi-s* comme le produit phonétique possible, et finalement attendu, de **kn-éi-s* : de fait, cette hypothèse nous permet immédiatement un rattachement à une racine **ken-*, qui comportait justement des formes de thème en **-i-*. Cette racine (IEW, 559-563 ; WP I, 392-397) est enregistrée avec les sens « gratter, racler, frotter » ; elle est connue surtout sous des formes élargies : **kneh₂-* (LIV, 365), cf. gr. hom. *κνῆ*, att. *κνάω* « gratter, frotter, racler », lit. *knóju*, *knóti* « écorcer, peler », avec un nouveau présent gr. *κνήθω* « gratter, chatouiller » ; **kneid-* (LIV, 366), cf. gr. *κνίζω* « gratter, racler », d'où « exciter », **kneuH-* (LIV, 366), cf. gr. *κνύω* « gratter légèrement » et **kneu(H)-d-* dans lett. *knūdu*, *knūst* « gratter, démanger ». Ces radicaux élargis sont bien attestés en grec,⁴¹ et la force expressive du groupe initial *κν-* y est sensible, comme l'a vu PERPILLOU (1996, 44-56). Cette expressivité est justement due au « choc » entre une occlusive sourde et une nasale, normalement sonore. Un thème en **-i-*, classé à tort par POKORNY (IEW, 561) sous les formes élargies par **-i-*, est attesté par deux dérivés : gr. *κόνις*, fém., gén. sing. *κόνιος* (☞) « poussière, cendre, sable » (cf. hom. *κονίω-σαλος* « nuage de poussière » et *κονίη* < **konis-iā*)⁴² et lat. *cinis*, gén. sing. *cineris*, masc. « cendre », qui présupposent des thèmes **kon-i-s-* et **ken-i-s-* (ou **k̑m-i-s-*). Pour le premier, BENVENISTE (1935, 34) a supposé l'élargissement d'un neutre **kón-i* (selon ma notation). Ces deux allomorphes ont été interprétés par NUSSBAUM (1986, 145) comme des élargissements indépendants par **-s-*

⁴⁰ SCHINDLER (1967, 298 ; 1970, 34 et 36).

⁴¹ Cf. DELG, 546-549.

⁴² Cf. DELG, 562.

d'un thème plus ancien **kón-i-/*kén-i-*, qui ont fourni deux paradigmes distincts. Nous disposons de tous les éléments formels, et aussi d'un axe sémantique précis pour rapprocher gr. κόνις et lat. *cinis* du nom indo-européen du « feu ».

§ 11. En effet, il est tout à fait banal que des noms désignant les « cendres » soient issus de racines signifiant « brûler », cf. BUCK (1949, 73–74) et ADAMS – MALLORY (1997, 32) : e.g. gr. τέφρα, lat. *fauilla* « cendre, braise » de la racine **d^heg^{wh}* « brûler » (IEW, 240), v.isl. *eisa* « foyer » et « cendre brûlante », en regard de véd. *édhas-* (AV +) « bois à brûler », etc. de la racine **h₂eid^h* « allumer, faire flamber » (IEW, 11–12), v.isl. *aska*, v.angl. *asce*, v.h.all. *asca* < germ. **askōn-* (EWAhd I, 364–366), hitt. *ḫašš-* (nom-racine), véd. *ása-* (AV +), en regard de hitt. *ḫašša-* « foyer, autel du feu », lat. *āra* (osque *aasas* nom. plur., ombr. *asam* acc. sing.) « autel », sur une forme élargie par **-s-* de la racine **h₂eh_{1/3}-* « brûler, être chaud » (pal. *ḫā-*), qui fournit la base de lat. *āter* « noirci par le feu », av. *ātar-* « feu », etc.⁴³ Par conséquent, il est très plausible que le terme sous-jacent à gr. κόνις et lat. *cinis* ait référé à la combustion (angl. *burnings*) : les cendres sont conçues comme l'aboutissement de la flambée, comme ce qui reste sur le lieu du foyer ou de l'incendie. Si nous prenons le problème par l'autre bout, le sens de la racine **ken-* « gratter, racler, frotter » pouvait parfaitement s'appliquer à l'allumage du feu. Les locutions qui réfèrent au démarrage du feu ou à son allumage ont des sources très diverses, cf. par exemple lit. *ùgni kùrti* (LitEW, 319), avec un verbe remontant à la racine **k^wer-* au sens de « faire, créer, produire » (LIV, 391), hitt. *paḫḫur parāi-*, avec un verbe d'une racine **preh₁-* signifiant « attiser, souffler » (LIV, 489). Pour exprimer qu'un objet ou le feu lui-même se met à flamber, on emploie dans plusieurs langues des verbes qui signifient « prendre, attraper », cf. angl. *to catch*, all. *Feuer fangen*, gr. ἄπτεσθαι, lat. vulg. *apprehendere, imprehendere*, fr. *prendre*, etc.⁴⁴ Mais il est certain que le procédé par « frottement », par friction bois contre bois (de duretés différentes), faisait partie des techniques utilisées depuis la préhistoire dans de nombreuses régions du monde pour allumer le feu, cf. SCHRADER – NEHRING (I, 309–310), COLLINA-GIRARD (1998, 41–50) et STAAL (1983, Vol. I, 82–85). La technique documentée par le rituel

⁴³ Cf. ADAMS (1995, 208–210) et MELCHERT (1994, 78).

⁴⁴ Cf. SCHWYZER (1908, 264–265).

védique, et toujours en usage,⁴⁵ consiste à faire tourner très rapidement (avec l'aide d'une corde) une branche verticale de *Ficus religiosa* (*aśvattha-*) dans le trou ménagé au milieu d'une planche d'acacia (*śamī-*) posée à terre : l'ensemble de ces deux « bois de friction » est appelé dès le RV *arāṇī* (au duel), et l'action de produire le feu par friction est dénommée *agnimanthana-*, avec un dérivé de la racine *manthⁱ-* « mouliner, remuer, agiter (en tournant) » (EWAia II, 311), remontant à **menth₂-* (LIV, 438) : c'est le « battage » (angl. *churning*) du feu. En raison de l'importance du feu, le verbe et les dérivés de cette racine ont connu une spécialisation de leur emploi.⁴⁶ L'emploi de la racine primaire **ken-* « frotter » au sens spécialisé de « frotter pour produire du feu », « produire le feu par frottement » explique immédiatement le sens d'un dérivé de sens passif et résultatif qui signifierait « produit par frottement », conforme à un type dérivationnel connu par ailleurs, avec vocalisme radical **o*, cf. BRUGMANN (1906, 168) et DEBRUNNER (1954, 298) : ces dérivés (probablement à l'origine de genre neutre)⁴⁷ peuvent donner des adjectifs ou des substantifs de genre animé, selon le processus de concrétisation, e.g. gr. *τροπίς* fém. « quille d'un navire » < **tróp-i-* « tourné » de **trep-* (LIV, 650), *τροφίς* « bien nourri, gros » sur *τρέφω* « nourrir » de la racine **d^hreb^h-* (LIV, 153), germ. **balgi-* (got. *balgs*, v.isl. *belgr*, v.h.all. *balg*), v.irl. *bolg* « sac, outre, boyau » (EWAhd I, 438–440) < **b^hólǵ^h-i-* « enflé, gonflé » de *b^helǵ^h-* (LIV, 73), véd. *ráji-* fém. « ligne » < **h₃róg^h-i-* de **h₃reǵ-* « diriger, étendre » (LIV, 304), av. *sairi-* masc. « morceau » < **kórh₂-i-* de **kerh₂-* « couper » (LIV, 327). En raison de leur vocalisme radical, et de leur accentuation majoritaire sur la racine, il est très probable que ces mots suivaient la flexion AS. De notre racine, le dérivé **kón-i-/*kén-i-* « produit par frottement » pouvait aboutir au sens de « démarrage du feu », « allumage », d'où, avec valeur résultative, « flambée », et « combustion ». Le sens de « flambée » est présupposé par les noms des cendres, qui désignent l'aboutissement concret, le terme de la combustion. Sur le plan formel, les dérivés **kón-i-s-* (gr. *κόνις*) et **kén-i-s-* (lat. *cinis*) reposent sur un nom **kón-i-/*kén-i-*, qui a totalement disparu. Mais ces noms ne peuvent pas s'expliquer directement comme des dérivés de la racine « frotter », ou d'un nom qui signifiait simplement « frottement » ou « objet frotté ». C'est le frottement produisant le feu, et donc la « mise à

⁴⁵ Cf. STAAL (1983, Vol. I, 41–42, et pl. I).

⁴⁶ Sur les termes cités à l'instant, voir MYLIUS (1995, 24 et 34).

⁴⁷ Cf. BEEKES (1987, 45–49).

feu » qui est en cause. Par conséquent, l'évolution du dérivé intermédiaire **kón-i-/*kén-i-* vers le sens de « flambée » est nécessaire au processus dérivationnel qui conduit vers la désignation des « cendres ».

§ 12. Ce dérivé **kón-i-/*kén-i-* a connu un autre avatar, précisément dans le nom du feu. Le « feu » est celui qui est présent, qui vient à l'existence « lors de l'allumage ». Je propose de façon schématique le processus suivant de dérivation interne:

**kón-i-/*kén-i-* dérivé neutre (AS) sur la racine **ken-* → **kén-i-/*kn-éi-* animé (PK).

Sur le plan structurel, cette relation de dérivation est identique à celle (enseignée par SCHINDLER) entre **pólh₁-u-/*pélh₁-u-* neutre (AS) « abondance » (< « remplissage, déversement », de la racine **pleh₁-*, cf. LIV, 482) et l'adjectif (PK) **pélh₁-u-/*p_héu-* « abondant, plein », cf. respectivement gr. πολύ (avec nivellement de l'accent), v.irl. *il*, germ. **felu* nt. (v.h.all. *filu*, v.angl. *feolo*) et véd. *purí-*, gr. πολύς, après nivellement du vocalisme radical. Dans ce dernier cas, comme dans quelques autres, la relation sémantique entre le nom de base et son dérivé interne semble être possessive : « abondant, plein » peut être glosé par « pourvu d'abondance ». ⁴⁸ Mais il est vraisemblable que cela n'épuise pas les valeurs possibles entre base et dérivé. On pourrait évidemment considérer que le feu est « pourvu d'allumage », si l'on comprend « allumage » au sens de « force qui fait démarrer le feu ». En l'occurrence, je proposerais plutôt de voir une relation de *proximité*, comme si le dérivé interne PK était fondé sur un locatif du neutre AS de base. Le feu apparaît immédiatement « à l'allumage », et se déploie vigoureusement s'il est nourri avec des matières combustibles. Nous pouvons poser désormais en termes renouvelés la question de la formation du thème **égni-/*gnéj-* du nom du « feu » : ce paradigme est le résultat minimal de la reconstruction comparative, dans la mesure où il permet d'expliquer toutes les formes. Il doit faire l'objet d'une reconstruction interne. Tout se passe comme si l'évolution phonétique régulière **knéj- > *gnéj-* avait facilité l'occultation du thème fort **kén-i-*, identique au thème faible du terme de base **kón-i-*. Peut-être celui-ci était-il trop proche de la racine « frotter ». Il pouvait sembler indispensable de disposer d'un nouveau nom du « feu », qui ne soit plus motivé par référence au processus de sa création. Le feu était désormais

⁴⁸ Cf. SCHAFFNER (2001, 76–77 et n. 25; 586). Voir aussi NUSSBAUM (1998, 147–152) pour une discussion d'autres exemples devenus classiques.

conçu comme un être qui brûle de lui-même, et non pas comme le produit de l'activité humaine. À la place de **kén-i-*, un nouveau thème fort a été formé sur **gnéǵ-*, tout en conservant le type PK, mais avec une autre formation du degré plein, d'où **égni-*. Sur le plan structurel, ce phénomène n'est pas isolé, et on peut le comparer *mutatis mutandis* à la formation de lat. *avis*, arm. *haw* « oiseau » < **h₂éw-i-s*, comme nouveau thème fort du type PK en regard du thème faible **h₂wéǵ-*, réinterprété comme **h₂w-éǵ-*, du nom de l'oiseau,⁴⁹ qui était un nom-racine⁵⁰ de type AS, avec thème fort **h₂wóǵ-*, cf. véd. sing. nom. *véḥ*, gén. *véḥ*; de fait, parallèlement, à partir du génitif sing. *véḥ*, le védique s'est doté, sur le modèle de la flexion (PK) la plus courante, d'un nouveau thème *vi-*, sing. nom. *víḥ*, acc. *vím*. Il est possible que des recherches ultérieures donnent d'autres exemples de restructuration selon les possibilités offertes par les divers types flexionnels. Naturellement, cette restructuration formelle s'accompagne, dans le cas du feu, d'une conservation du genre animé du dérivé PK originel. Notre interprétation permet d'expliquer complètement le genre animé, et précisément masculin, de ce nom du feu : comme on sait, il est masculin dans toutes les langues, sauf en lituanien : *ugnīs* a adopté le genre féminin majoritaire dans les thèmes en *-i-*, et cela permettait aussi une opposition avec le nom de l'eau (*vanduō*), qui était de genre masculin.⁵¹ Le même transfert s'observe en letton, même si *uguns* est resté masculin au singulier dans certains dialectes.⁵² La restitution de la dérivation du nom masculin **égni-* nous permet de rendre compte de son genre par un processus strictement linguistique. Cela dit, il est probable que la formation de ce nom était solidaire de la conception du « feu » que pouvaient avoir les locuteurs. Jusqu'à présent, on a constaté la distinction entre le nom animé du feu représenté par lat. *ignīs*, véd. *agnī-*, etc. et le nom neutre **péh₂-wǵ*/**ph₂-wén-s* (immotivé)⁵³ représenté par hitt. *paḥḥur*, gr. πῦρ, arm. *hur*, ombr. *pir*, tokh. B *puwar*, A *por*, v.h.all. *fiur*, got. *fōn*, v.pr. *panno*, etc. Cette distinction a été conçue par MEILLET (1920) comme une opposition entre deux points de vue sur le « feu » : le terme animé désignait le feu comme un être agissant, alors que le terme neutre désignait la notion matérielle, le feu

⁴⁹ Cf. RIEKEN (1999, 25).

⁵⁰ Voir SCHINDLER (1969, 157–159).

⁵¹ PETIT (2004, 81).

⁵² ENDZELIN (1923, 313).

⁵³ Doté aussi d'un collectif par dérivation interne, cf. SCHINDLER (1975b, 10). Pour une étymologie à partir d'une racine « frapper, battre », voir JANDA (2000, 43–46).

comme objet ou comme substance. Une opposition identique est avérée pour les divers noms de l'eau. Une partie des considérations anthropologiques de MEILLET (1920, 254) sur la mentalité des peuples « demi-civilisés » ont vieilli. Il est certain que l'opposition n'est démontrable que si les deux désignations sont posées dans la même synchronie. D'après leur formation, également archaïque, ces deux termes appartenaient à l'indo-européen commun. La question de leur différenciation lexicale est donc légitime, même si, ultérieurement, le contraste est oblitéré dans les langues qui conservent un seul des deux termes : en latin, *ignis* désigne aussi bien le feu comme substance. En indo-aryen ancien, le genre animé (et masculin) du nom *agni-* a certainement facilité son emploi comme théonyme, mais il réfère aussi au feu visible, qui réchauffe, etc. La langue n'est pas la source de la religion. L'antiquité probable du prototype du nom av. *ātar-* masc. « feu » montre qu'une opposition binaire, telle que la concevait MEILLET, est sans doute trop simple. La possibilité de former une désignation animée du « feu » était fondée dans le système linguistique, et ne dépendait pas en priorité de causes externes. Le renouvellement des désignations, et la coexistence de termes dotés du même référent, est un fait qui a des causes multiples, dont la plupart ne peuvent pas être retrouvées d'après nos sources. Cependant, il est certain que la dérivation interne était un des moyens de renouveler l'expression de certaines notions, justement par la formation d'animés à partir de thèmes de genre neutre. Nous sommes loin des considérations « intéressantes » de HAVERS, qui a consacré évidemment plusieurs pages au « feu » comme être vivant (1946, 64–70), mais qui ne cherche pas à expliquer de façon vraiment linguistique la multiplicité de ses désignations. Notre explication du nom du feu n'a pas eu recours de façon laxiste aux « déformations phonétiques par tabou » (*op. cit.*, 117–128 : *tabuistische Lautveränderung*). En fait, le domaine des mots qui peuvent être l'objet de préventions culturelles ou d'interdits est pratiquement infini. La formation du thème **égni-* suppose, il est vrai, une restructuration, mais elle s'est accomplie selon les modèles déjà connus de la morphologie nominale. Nous avons essayé de ne pas perdre de vue la fonction de la dérivation, qui est liée au sens. Lorsque j'ai achevé la conception de cette étude, j'ai relu ce que, selon Friedrich Hölderlin, Hypériorien écrivait à son ami Bellarmin : *Das Feuer geht empor in freudigen Gestalten, aus der dunkeln Wiege, wo es schlief, und seine Flamme steigt und fällt, und bricht sich und umschlingt sich freudig wieder, bis ihr Stoff verzehrt wird, nun*

*raucht und ringt sie und erlischt; was übrig ist, ist Asche.*⁵⁴ Le poète avait parlé pour dire l'évidence, et je n'avais plus qu'à me taire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET ABRÉVIATIONS

- ADAMS 1995 D.Q. ADAMS, Tocharian A *āṣṭār*, B *astare* 'clean, pure' and PIE **h₂eh₁(s)-* 'burn'. In: *Kuryłowicz Memorial Volume*, Part One. Ed. by Wojciech SMOCZYŃSKI [Analec-ta Indoeuropaea Cracoviensia 2]. Cracow 1995, 207–211.
- ADAMS 1999 D.Q. ADAMS, *A dictionary of Tocharian B* [Leiden Studies in Indo-European, 10]. Amsterdam – Atlanta 1999.
- ADAMS – MALLORY 1997 D.Q. ADAMS, J.P. MALLORY, *Encyclopedia of Indo-European Culture*: Chicago – London 1997.
- ANDERSEN 1996 H. ANDERSEN, *Reconstructing Prehistorical Dialects. Initial vowels in Slavic and Baltic* [Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 91]. Berlin – New York 1996.
- BALLES 1999 I. BALLES, Latein *sanguis* 'Blut'. In: *Compositiones Indogermanicae in memoriam Jochem Schindler*. Herausgegeben von Heiner EICHNER und Hans Christian LUSCHÜTZKY unter redaktioneller Mitwirkung von Velizar SADOVSKI. Praha 1999, 3–17.
- BEEKES 1987 R.S.P. BEEKES, Indo-European neuters in *-i*. In: *Festschrift for Henry Hoenigswald*. Ed. by G. CARDONA and N.H. ZIDE. Tübingen 1987, 45–56.
- BENVENISTE 1935 E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en indo-européen*. I. Paris 1935.
- BLESSE 1958 E. BLESSE, Zum lett. *uguns* 'Feuer'. *ZVS (KZ)* 75 (1958) 191–206. [N.B.: nom originel en letton, Ernests Blese, 1892–1964, „Professor für Baltologie“]
- BRUGMANN 1897 K. BRUGMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2. Bearbeitung. I: *Einleitung und Lautlehre*. Strassburg 1897 [unveränderter Nachdruck: Berlin – Leipzig 1930].

⁵⁴ Extrait de *Hyperion oder der Eremit in Griechenland* (1797–1799), cité d'après la Stuttgarter Ausgabe (Bd. 3, 1957, 41). Traduction de Jean-Pierre Lefebvre (Paris, GF Flammarion, 2005, 112) : « Le feu monte en joyeuses figures depuis l'obscur berceau où il sommeillait, et sa flamme monte et retombe, et se brise et s'enroule de nouveau joyeusement jusqu'au moment où, ayant tout consumé, elle fume, se débat et s'éteint ; ce qui reste est cendre. »

- BRUGMANN 1906 K. BRUGMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2. Bearbeitung. II: *Lehre von der Wortformen und ihrem Gebrauch*. 1. Teil: *Allgemeines. Zusammensetzung (Composita). Nominalstämme*. Strassburg 1906.
- BUCK 1949 C.D. BUCK, *A dictionary of selected synonyms in the principal Indo-European languages*. Chicago – London 1949.
- BÜGA 1958–1961 K. BÜGA, *Rinktiniai raštai*. Ed. Z. ZINKEVIČIUS. Vilnius. 3 tomes. I, 1958. – II, 1959. – III, 1961.
- CHARPENTIER 1919 J. CHARPENTIER, Zur alt- und mittelindischen Wortkunde. *Le Monde Oriental* 13 (1919) 1–54.
- COLLINA-GIRARD 1998 J. COLLINA-GIRARD, *Le feu avant les allumettes. Expérimentation et mythes techniques*. Paris 1998.
- DEBRUNNER 1954 A. DEBRUNNER, *Altindische Grammatik*. II/2: *Die Nominalsuffixe*. Göttingen 1954.
- DELG P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*. Paris 1968–1980.
- DELL A. ERNOUT, A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. 4^e éd. Paris 1959; 2^e tirage, 1967.
- ENDZELIN 1923 J. ENDZELIN, *Lettische Grammatik*. Heidelberg 1923.
- ENDZELIN 1951 J. ENDZELIN, *Latviešu valodas gramatika*. Riga 1951.
- EWAhd *Etymologisches Wörterbuch des Althochdeutschen*. Von Albert L. LLOYD, Rosemarie LÜHR und Otto SPRINGER. Göttingen – Zürich. Bd. I: *-a – bezzisto*, 1988. Bd. II: *bī – ezso*, 1998.
- EWAia M. MAYRHOFER, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*. I. Teil: *Ältere Sprache*. Bd. I (A–DH), 1986–1992. Bd. II (N–H), 1992–1996.
- HAMP 1970 E.P. HAMP, Lithuanian *ugnis*, Slavic *ognь*. In: *Baltic Linguistics*. Ed. by T.F. MAGNER & W.R. SCHMALSTIEG. University Park, The Pennsylvania State University Press 1970, 75–79.
- HAUZENBERGA-ŠTURMA 1956 E. HAUZENBERGA-ŠTURMA, Zum Anlaut von lit. *ugnis*, lett. *uguns* ‘Feuer’. *Zeitschrift für slavische Philologie* 25 (1956) 53–57.
- HAVERS 1946 W. HAVERS, *Neuere Literatur zum Sprachtabu* [Philologisch-historische Klasse. Sitzungsberichte 223]. Wien: Akademie der Wissenschaften 1946.
- IEW J. POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern – München 1959–1969.
- ILLIČ-SVITYČ 1963 V.M. ILLIČ-SVITYČ, *Imennaja akcentuacija v baltijskom i slavjanskom*. Moskva: Izd. AN SSSR 1963.

- JANDA 2000 M. JANDA, *Eleusis. Das indogermanische Erbe der Mysterien* [IBS 96]. Innsbruck 2000.
- KARALIŪNAS 1990 S. KARALIŪNAS, Notes on Latvian etymology. In: *Symposium Balticum. A Festschrift to honour Professor Velta Rūķe-Draviņa*. Ed. by B. METUZĀLE-KANGERE & H.D. RINHOLM. Hamburg 1990, 177–180.
- KEWai M. MAYRHOFER, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. I–III. Heidelberg 1956–1963–1976.
- KIPARSKY 1967 V. KIPARSKY, *Russische historische Grammatik*. II: *Die Entwicklung des Formensystems*. Heidelberg 1967.
- KNOBLOCH 1970 J. KNOBLOCH, Indogermanische Etymologien. In: *Actes du X^e Congrès international des linguistes. Bucarest, 28 août – 2 septembre 1967*. Ed. A. GRAUR et al. T. IV : Section 13. Varia. Bucarest 1970, 647–653.
- KORTLANDT 1978 F. KORTLANDT, Initial *u in Baltic and Slavic. *ZVS (KZ)* 91 (1978) 37–40.
- KORTLANDT 1979 F. KORTLANDT, Three problems of Balto-Slavic phonology. *Zbornik za Filologiju i Lingvistiku* 22/2 (1979) 57–63.
- KUIPER 1942 F.B.J. KUIPER, *Notes on Vedic Noun-Inflexion*. Amsterdam (1942) [= KUIPER 1997, 439–530].
- KUIPER 1997 F.B.J. KUIPER, *Selected writings on Indian linguistics and philology*. Ed. by A. LUBOTSKY, M.S. OORT and M. WITZEL [Leiden Studies in Indo-European 8]. Amsterdam 1997.
- LA TERZA 1925 E. LA TERZA, Primo saggio di un Lessico etimologico dell'Antico Indiano. *Rivista Indo-Greco-Italica* IX, Fascicolo 1–2 (1925) 109–121.
- LEJEUNE 1972 M. LEJEUNE, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris 1972.
- LEUMANN 1907 E. und J. LEUMANN, *Etymologisches Wörterbuch der Sanskrit-Sprache. Lieferung 1: Einleitung und a bis jū* [Indica, Heft 1]. Leipzig 1907.
- LEUMANN 1977 M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München 1977.
- LEW A. WALDE, & J.B. HOFMANN, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. I–III, 3., neubearbeitete Auflage. Heidelberg 1938–1954–1956.
- LitEW E. FRAENKEL, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*. I–II. Heidelberg – Göttingen 1962–1965.

- LIV *Lexikon der indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstambildungen. Zweite, erweiterte und verbesserte Auflage, bearbeitet von M. KÜMMEL und H. RIX. Wiesbaden 2001.*
- LUBOTSKY 1988 A.M. LUBOTSKY, *The system of nominal accentuation in Sanskrit and Proto-Indo-European* [Memoirs of the Kern Institute 4]. Leiden 1988.
- MAYRHOFER 1986 M. MAYRHOFER, *Indogermanische Grammatik. I/2: Lautlehre*. Heidelberg 1986.
- MAZON 1963 A. MAZON, *Grammaire de la langue russe*. 4^e édition revue et complétée. Paris 1963.
- MEIER-BRÜGGER 2002 M. MEIER-BRÜGGER, *Indogermanische Sprachwissenschaft*. 8., überarbeitete und ergänzte Auflage. Unter Mitarbeit von M. FRITZ und M. MAYRHOFER. Berlin – New York 2002.
- MEILLET 1920 A. MEILLET, Les noms du « feu » et de l' « eau » et la question du genre. *MSL* 21 (1920) 249–256.
- MEILLET – VAILLANT 1934 A. MEILLET, A. VAILLANT, *Le slave commun*. 2^e édition revue et augmentée. Paris 1934.
- MELCHERT 1994 H.C. MELCHERT, *Anatolian Historical Phonology* [Leiden Studies in Indo-European 3]. Amsterdam – Atlanta 1994.
- MYLIUS 1995 K. MYLIUS, *Wörterbuch des altindischen Rituals*. Wichtach 1995.
- NUSSBAUM 1986 A.J. NUSSBAUM, *Head and Horn in Indo-European* [Studies in Indo-European Language and Culture, N.S. 2]. Berlin – New York 1986.
- NUSSBAUM 1998 A.J. NUSSBAUM, *Two studies in Greek and Homeric linguistics* [Hypomnemata 120]. Göttingen 1998.
- OTRĘBSKI 1956–1965 J. OTRĘBSKI, *Gramatyka języka litewskiego*. 3 volumes. Warszawa 1956–1965.
- OTRĘBSKI 1957 J. OTRĘBSKI, compte rendu de M. VASMER, *Russisches Etymologisches Wörterbuch*. 2. Band. Heidelberg 1954–1955. *Lingua Posnaniensis* 6 (1957) 175–181.
- PEDERSEN 1905 H. PEDERSEN, Die Nasalpräsentia und der slavische Akzent. *ZVS (KZ)* 38 (1905) 297–421.
- PERPILLOU 1996 J.-L. PERPILLOU, *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations* [Bibliothèque d'études classiques]. Louvain – Paris 1996.
- PETERSSON 1921 H. PETERSSON, *Studien über die indogermanische Heteroklisie*. Lund 1921.
- PETIT 2004 D. PETIT, *Apophonie et catégories grammaticales dans les langues baltiques* [Collection Linguistique de la Société de Linguistique de Paris 86] Leuven – Paris 2004.

- PINAULT 1997 G.-J. PINAULT, Terminologie du petit bétail en tokharien. *Studia Etymologica Cracoviensia* 2 (1997) 175–218.
- RASMUSSEN 1992 J.E. RASMUSSEN, Winter's Law of Balto-Slavic lengthening: An unnatural fact?. *Copenhagen Working Papers in Linguistics* 2 (1992) 63–77 [= *Selected Papers on Indo-European Linguistics*. Copenhagen 1999, 527–540].
- REW M. VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*. I–III. Heidelberg 1953–1955–1958.
- RIEKEN 1999 E. RIEKEN, *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen* [Studien zu den Boğazköy-Texten 44]. Wiesbaden 1999.
- SCHAFFNER 2001 S. SCHAFFNER, *Das Vernersche Gesetz und der innerparadigmatische grammatische Wechsel des Urgermanischen im Nominalbereich* [IBS 103]. Innsbruck 2001.
- SCHINDLER 1967 J. SCHINDLER, Zu hethitisch *nekuz*. *ZVS (KZ)* 81 (1967) 290–303.
- SCHINDLER 1969 J. SCHINDLER, Die idg. Wörter für 'Vogel' und 'Ei'. *Die Sprache* 15 (1969) 144–167.
- SCHINDLER 1972 J. SCHINDLER, L'apophonie des noms racines indo-européens. *BSL* 67 (1972) 31–38.
- SCHINDLER 1975a J. SCHINDLER, Zum Ablaut der neutralen *s*-Stämme des Indogermanischen. In: *Flexion und Wortbildung. Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft (Regensburg, 9.-14. September 1973)*. Hrsg. von H. RIX. Wiesbaden 1975, 259–267.
- SCHINDLER 1975b J. SCHINDLER, L'apophonie des thèmes indo-européens en *-r/n*. *BSL* 70 (1975) 1–10.
- SCHINDLER 1994 J. SCHINDLER, Alte und neue Fragen zum indogermanischen Nomen. In: *In honorem Holger Pedersen. Kolloquium der Indogermanischen Gesellschaft (Kopenhagen, 26.-28. März 1993)*. Unter Mitwirkung von Benedicte NIELSEN hrsg. von Jens E. RASMUSSEN. Wiesbaden 1994, 397–400.
- SCHRADER – NEHRING *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*. Von O. SCHRADER. 2., vermehrte und umgearbeitete Auflage. Hrsg. von A. NEHRING. 2 Bde. Berlin – Leipzig 1917–1923, 1929.
- SCHRIJVER 1991 P. SCHRIJVER, *The reflexes of the Proto-Indo-European laryngeals in Latin* [Leiden Studies in Indo-European 2]. Amsterdam – Atlanta 1991.

- SCHWYZER 1908 E. SCHWYZER, Κατηφής als adjektivische Zusammensetzung mit κατᾶ- und Verbaladjektiv auf -ής. In: *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*. Paris 1908, 247–265 [= *Kleine Schriften*. Hrsg. von R. SCHMITT (IBS 45). Innsbruck 1983, 552–570].
- SENN 1966 A. SENN, *Handbuch der litauischen Sprache*. I: *Grammatik*. Heidelberg 1966.
- SMOCZYŃSKI 2003 W. SMOCZYŃSKI, *Studia Balto-Słowiańskie/Baltisch-Slavische Studien* [Baltica Varsoviensia]. II. Kraków 2003.
- SOLMSEN 1901 F. SOLMSEN, *Untersuchungen zur griechischen Laut- und Verslehre*. Strassburg 1901.
- STAAL 1983 F. STAAL, *Agni. The Vedic ritual of the fire altar*. 2 volumes. Berkeley: Asian Humanities Press 1983.
- STANG 1966 Chr. S. STANG, *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen*. Oslo 1966.
- STANG 1971 Chr. S. STANG, Litauisch *ugnis*, *ùpè*. *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 25 (1971) 7–13.
- SZEMERÉNYI 1977 O. SZEMERÉNYI, *Studies in the kinship terminology of the Indo-European languages* [Acta Iranica 16, 3^e série, 7]. Téhéran – Liège 1977.
- THIEME 1980 P. THIEME, Etymologie – einst und heute. In: *Lautgeschichte und Etymologie. Akten der VI. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft (Wien, 24.-29. September 1978)*. Hrsg. von M. MAYRHOFER, M. PETERS, O.E. PFEIFFER. Wiesbaden 1980, 485–494.
- TICHY 1977 E. TICHY, Gr. ἀκτῆ-βής ‘den Gipfel ersteigend’. *MSS* 36 (1977) 151–172.
- TRAUTMANN 1923 R. TRAUTMANN, *Baltisch-Slavisches Wörterbuch*. Göttingen 1923.
- VAILLANT 1950 A. VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves. T. I : Phonétique*. Lyon – Paris 1950.
- VAILLANT 1958 A. VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves. T. II : Morphologie. I^{re} partie : Flexion nominale*. Lyon – Paris 1958.
- WACKERNAGEL 1896 J. WACKERNAGEL, *Altindische Grammatik. I: Lautlehre, Nachträge*. Göttingen 1896 [2. Auflage 1957].
- WACKERNAGEL – DEBRUNNER 1930 J. WACKERNAGEL, A. DEBRUNNER, *Altindische Grammatik. III: Nominalflexion – Zahlwort – Pronomen*. Göttingen 1930.
- WATKINS 2000 C. WATKINS, *The American Heritage Dictionary of Indo-European Roots*. Revised and edited, 2nd edition. Boston – New York 2000.

A. WALDE, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*. Hrsg. und bearbeitet von J. POKORNY. I-III. Berlin – Leipzig 1927–1930–1932.